

# I

## CAVELIER DE LA SALLE

### JUSQU'À LA PRISE DE POSSESSION DE LA LOUISIANE

1643-1682<sup>1</sup>

**S**I l'Académie Française a tenu à se faire représenter aux cérémonies qui commémorent deux héros de l'ancienne Nouvelle France, c'est qu'elle n'est pas uniquement un corps littéraire. Elle a une autre signification, dont témoignent et son nom et le soin qu'elle a toujours eu de s'associer des hommes qui, sans être des écrivains de métier, ont illustré notre pays.

A ce titre, un Marquette, un Cavalier de La Salle, un Le Moyne d'Iberville auraient dû figurer parmi ses membres; mais ce n'est qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle qu'on a commencé de comprendre toute la grandeur de leur œuvre, et ce sont des historiens américains qui lui ont rendu le plus fervent hommage. L'épopée française, dans le Nouveau-Monde, Francis Parkman l'a racontée en plus de dix volumes. Demi-aveugle, puis aveugle tout-à-fait, il suivait dans les forêts, les prairies, et le long des rivières les traces de nos missionnaires et de nos explorateurs. Sa passion les ressuscitait. "Quelle vision," dit-il, "se lève devant nous! Un continent immense, des forêts et des steppes, des montagnes dont rien n'avait jamais dérangé le silence, des lacs dont l'horizon se

<sup>1</sup>A commemorative address by M. André Chevrillon, Dean of the French Academy, President of the Mission Nationale Française Cavalier de La Salle, presented in manuscript to the Rice Institute on the occasion of the Mission's visit, April 2, 1937

confondait au ciel, des fleuves enveloppés de pays inconnus.” Et avec quelle admiration un autre historien américain, Mr. John Finley, a évoqué ceux qui portèrent au cœur de l’Amérique la Croix et les Fleurs de Lis. “Des gentils-hommes,” dit-il, “nourris de savoir antique, des prêtres pâlis dans les cloîtres, et qui ont passé dans ce monde sauvage le midi et le soir de leur vie, gouverné avec douceur, paternellement, les hordes des Peaux-Rouges, affronté avec sérénité les formes les plus effroyables de la mort.” Et il ajoute: “Cet immense domaine que ces Français ont donné à la civilisation, la France ne les perdrait tout à fait que si elle oubliait.” Elle n’oublie pas, et c’est pour célébrer la mémoire de ces intrépides découvreurs que nous sommes venus de l’autre côté de l’Océan nous réunir avec vous dans la capitale maritime du vaste pays qui fut notre Louisiane, où se perpétue dans la liberté et la paix de la grande République Américaine une population de race française et qui elle non plus n’a pas oublié.

Notre Mission s’est placée sous le vocable de Cavalier de La Salle qui périt si tragiquement, il y a deux cent cinquante ans, près de cet estuaire du Mississipi dont il avait ouvert le chemin depuis le Canada, au prix de quels efforts infatigablement répétés, d’une volonté toujours tendue vers le même but.

C’est son admirable figure, sa vie, son œuvre héroïque que je voudrais essayer d’évoquer,—mais peut-on parler de La Salle sans rien dire de ceux qui l’avaient précédé, les premiers pionniers de la France Américaine ?

Cartier in 1534 avait exploré le Golfe du Saint-Laurent; revenant l’année suivante, et puis encore en 1536 et 1541, il avait dépassé la falaise de Québec, le site de Montréal, et il était allé jusqu’aux premiers rapides. Au début du XVIIème siècle, Champlain que Parkman compare au

Père Énée, fondateur d'une nation prédestinée, créait Québec, appelait des missionnaires, peuplait de laboureurs et d'artisans la colonie, et la gouvernait. En 1615, par Ottawa, il arrivait au Lac Ontario et même au Lac Huron. Quatre ans avant sa mort, traçant une carte de la Nouvelle France, il indiquait par delà l'existence d'une autre immense nappe. Une ligne droite, à l'Ouest marquait la fin du monde connu. On peut penser pourtant que, dans sa dernière année, il a su que Nicolet avait trouvé, au Nord du Lac Dauphin, ou Michigan, une rivière qui n'en venait pas, et coulait vers le Sud-Ouest. C'était le Wisconsin. Nicolet était entré dans le bassin du fleuve mystérieux que les Indiens appelaient la Grande Eau. En 1654, deux coureurs des bois, Radisson et Groseiller ont pu voir le Mississipi, car Radisson, dans une relation assez obscure, parle d'une rivière à deux branches, dont l'une s'en va dans la direction de Mexico. Cependant nos Religieux—Récollets, puis Jésuites, s'enfonçaient dans l'Ouest, portant l'Évangile à des tribus sauvages dont ils savaient la férocité,—et quelques uns—Jogues, Brébeuf, Carnier, Lallemand, Bressani furent des martyrs. Le plus admirable peut-être fut le Père Jogues. Attaché au poteau de torture entre Trois Hurons suppliciés avec lui, comme les deux larrons à côté de la Croix du Christ, le corps à demi brûlé, déchiqueté, par les couteaux, il réussit à les baptiser avec les gouttes de rosée restées sur un épi de maïs que ses bourreaux lui avaient jeté par dérision. Geste sublime d'une charité chrétienne plus forte que les pires souffrances.

C'est en suivant leurs fidèles, les Hurons, chassés par les Iroquois, que les Jésuites établirent leurs missions dans les régions avancées de l'Ouest, à St Ignace, à Pointe St Esprit, à Pointe Marie, à St Joseph, à Saint François Xavier. Ils touchaient au versant oriental du Mississipi. Ils avaient

trouvée ces voies de portage qui permettent de passer en quelques lieues du bassin des Grands Lacs à celui dont les eaux vont se perdre dans le Golfe du Mexique.

Le Père Marquette était l'un d'eux. Nous le voyons d'abord, vers 1670 à Pointe St Esprit, à l'extrémité occidentale du Lac Supérieur—puis à Ste Marie et à Michilimackinac, où ses ouailles hurones ont fui les Iroquois. Voué à la Sainte Vierge, il l'avait suppliée de lui obtenir la grâce d'évangéliser ces peuplades inconnues du Mississipi, dont il avait entendu parler par des coureurs venus de l'Illinois. Son vœu fut exaucé. Un jour à Michilimackinac, l'explorateur Louis Joliet lui apporta l'ordre signé du Gouverneur et de l'Intendant Talon, confirmé par le Supérieur des Jésuites Canadiens de se joindre à lui, pour chercher et descendre la Grande Rivière par laquelle Talon disait possible, à moins de trois cents lieues de là, d'atteindre à la mer Vermeil dont la Tarbarie formait l'autre bord.

Ils partirent le 17 mai 1673—six ans avant la première expédition de La Salle vers le Mississipi. Quelle odyssee que cette navigation. La galère d'Ulysse est un puissant navire en comparaison de leurs deux *canoes* de quinze pieds, si frêles, faits de maintes écorces de bouleaux. Pour vivres, ils n'ont qu'une provision de maïs et de pemmican; pour bagages, une boussole, une astrolabe, des outils, le Crucifix du Père et ce qui lui faut pour dire la Messe. C'est ainsi, pacifiquement, sans autre guerre qu'avec les Iroquois, ce peuple de proie, que les Français ont étendu leur domaine du Saint-Laurent au Golfe du Mexique, et jusqu'en vue des Montagnes Rocheuses.

De Michilimackinac, les deux voyageurs ont gagné la baie des Puants, la petite rivière Foix, et faisant portage, posé leurs barques dans le Wisconsin. Ils le descendent entre des forêts, des arbres chargés de vignes sauvages, des prairies

peuplées d'élans et de chevreuils. Le 17 juin une grande eau transversale leur apparaît. C'est le Mississipi. Ils s'y laissent glisser, et pendant des jours, portés par le courant, ils traversent des étendues dont les bisons semblent les seuls maîtres. Ce n'est qu'au bout de soixante lieues qu'ils voient sur la berge boueuse des empreintes de pas humains. Débarquant, ils les suivent, traversent une forêt et arrivent aux villages d'un clan d'Illinois, dont le Sachem, qui avait entendu parler des Français des Grands Lacs, les accueillit comme des Envoyés du Grand Esprit.

Ils descendirent jusqu'au 33ème parallèle, au confluent de l'Arkansas, où les Indiens leur apprirent qu'ils n'étaient plus qu'à dix journées de l'estuaire du fleuve. Il était clair que le Mississipi finissait dans le Golfe du Mexique, non comme on l'avait cru dans la mer de Californie. C'était le point qu'il s'agissait de fixer. Et comme on leur disait qu'en aval les Natchez, armés de fusils par les Espagnols, qui n'étaient pas loin, interdisaient le bas de la Grande Rivière, craignant d'être pris et que le fruit de leur expédition ne fût perdu, ils reprirent le chemin des Lacs. Ils avaient découvert cette grande vallée centrale de l'Amérique du Nord dont Tocqueville a dit qu'elle était la plus magnifique demeure que Dieu ait préparée à l'homme, une vallée six fois grande comme la France, aujourd'hui la contrée la plus riche du monde en blé, en pétrole, en coton, où vivent 60 millions d'hommes et dont les statisticiens prévoient qu'elle pourra un jour en nourrir deux cent cinquante millions.

Epuisé, malade, Marquette dut s'arrêter à la Baie des Puants. A peine convalescent, il repart et s'en va fonder une mission chez les Illinois; il revient miné par la dysenterie et meurt au bord de la Rivière de l'Ail—la Rivière de Chicago, premier Européen sur le site où bruit aujourd'hui une cité de plus de trois millions d'âmes.

Il avait nommé le Mississipi la Rivière de l'Immaculée Conception. Trait significatif, Cavalier de La Salle qui descendit le fleuve jusqu'à la mer changea ce nom pour celui de Colbert. Marquette était un mystique, un saint dont toute la vie fut dirigée par cette idée: étendre l'empire du Christ. "Si je n'avais sauvé qu'une seule âme," disait-il, au retour de son grand voyage, en pensant à un enfant indien qu'il avait baptisé, "je penserais que toutes mes fatigues sont bien payées." Cavalier était un homme d'action et un moderne; l'idée qui le possédait était de l'ordre pratique: élargir l'empire colonial de la France. C'était un explorateur de l'espèce de nos Monteil et de nos Brazza, plus admirable encore parce qu'il ne disposait pas de leurs moyens. Par son énergie, sa constance à recommencer toujours, à travers une suite incroyable de défaites, à silencieusement persévérer à l'encontre de haines et de perfidies qui sont à l'origine de presque tous ses malheurs, Cavalier de La Salle est un des héros de notre histoire. Il n'en est pas qui ait fait plus d'honneur à notre race,—Aucun n'a mieux montré ce que peut l'énergie française.

Né à Rouen en 1643, concitoyen et contemporain du grand Corneille, fils d'un riche marchand qui vivait plus en noble qu'en bourgeois, il reçut toute la culture de son temps; il fut le type de "l'honnête homme," au plein sens qu'a le mot au XVIIème siècle. Au collège des Jésuites, il montra un grand goût pour les mathématiques et les sciences naturelles. Son sérieux, son intelligence, sa haute tenue morale ont été attestés par ses maîtres. "Il n'a jamais donné lieu au moindre soupçon de péché véniel," a dit son supérieur. Sous de calmes et froides apparences, se concentrait une âme fière, ardente, indépendante. Très jeune, il entra dans l'Ordre et enseigna. Mais à la vie réglementée des disciples de Loyola, à leur discipline d'obéissance passive—*perinde*

*ac cadaver*—il se pliait difficilement. Cette âme était faite pour entreprendre. A vingt-quatre ans, il quittait l'habit religieux.

On parlait beaucoup du Canada dans la famille. Un de ses frères était prêtre sulpicien à Montréal; son père, membre de la Compagnie des Cent Associés. Au printemps de 1667, il s'embarqua pour Québec. Il gagna tout de suite Montréal, centre des Prêtres de Saint Sulpice, qui en avaient la Seigneurie. Ce n'était, sur le Saint Laurent, qu'une brève ligne de pignons dominés par la grande maison du Séminaire, l'Hôtel Dieu et par le Fort qui la défendait contre les Iroquois, toujours à l'affût dans la campagne environnante. Les Ecclésiastiques lui offrirent, à trois ou quatre lieues à l'Ouest, au dessus des rapides et du Lac St Louis, un petit fief, périlleux avant poste contre les attaques de ces terribles sauvages. C'est le domaine qu'on appela plus tard, ironiquement, la Chine, quand on su que Cavelier partant de là, prétendait trouver la route de l'Asie.

Il y fit œuvre de Seigneur féodal, protégeant ses colons, organisant la défense, fondant un village qu'il entoura de palissades. Mais son rêve allait bien plus loin; en vue de ces explorations il apprenait plusieurs dialectes indiens. Ses papiers de famille, qu'a vus Parkman, disent que dès 1668, il s'aventura dans le Nord, pour en revenir convaincu qu'il n'y avait rien à chercher dans cette direction. Un jour, raconte l'historien américain, des coureurs Indiens lui parlèrent d'un grand fleuve dans le Sud, et qui se jetait dans une mer si lointaine qu'il fallait huit ou neuf mois pour l'atteindre. Là dessus, la conception qui allait diriger sa vie se décida. Il courut à Québec. Il savait se faire écouter; et obtint du Gouverneur de Courcelles des lettres patentes qui autorisaient l'entreprise. Mais elle se ferait à ses frais; il vendit son domaine, et en tira ce qu'il fallait

pour une longue expédition: des vivres, quatre canots et une compagnie de quatorze hommes.

Messieurs, je suis obligé d'aller vite. Disons seulement qu'avec deux Sulpiciens que le Séminaire envoyait dans le Nord des Lacs il atteignit l'Ontario, que malade, mais non pas en danger, il persuada aux deux prêtres, qui le gênaient, de continuer leur route. Que fit-il pendant les années qui suivirent? Nous n'en savons rien de précis, mais d'une histoire de Monsieur de La Salle, dont l'auteur le vit à Paris en 1674, nous pouvons inférer que passant au Sud du Lac Erié, il atteignit une branche de l'Ohio, et la suivit jusqu'à Louisville. Qu'il ait découvert ce fleuve avant Joliet, Joliet lui-même, son émule, en a témoigné. Une carte de 1674 qu'il a laissée porte ces mots au dessous du tracé de ce fleuve: Route du Sieur de La Salle pour aller dans le Mexique. Une autre, du même, confirme cette indication. "Rivière Ohio par où le Sieur de La Salle est descendu." Notons que ses hommes l'ayant abandonné comme il approchait du Mississipi, il dut revenir seul à travers trois cents lieues de forêts, de brousse, de marais et de peuplades sauvages. Un tel voyage n'était pour lui qu'un premier pas vers le but qu'il s'était fixé,—une simple reconnaissance. Il n'en dit presque rien. La Salle agissait et ne se vantait pas.

L'année suivante—1671,—nous le retrouvons, toujours explorant, passant du Lac Erié à celui des Hurons, puis au Michigan, puis, deux années avant Marquette à la rivière de l'Illinois, découvrant ainsi la route qu'il reprendra trois fois pour arriver six ans plus tard au Mississipi et à la mer—la mer du Mexique, comme les renseignements qu'il a recueillis des Indiens l'en ont maintenant convaincu.

Au printemps de 1673, il reparait à Quebec où il soumet ses projets au nouveau Gouverneur Général, Frontenac, un homme de son espèce, énergique, entreprenant, de déci-



sion rapide. Avant tout, il faut construire, à l'entrée du Lac Ontario, un fort; pour La Salle ce sera un point d'appui à la grande expédition qu'il médite; pour Frontenac, un point d'arrêt du libre passage des fourrures venues du Nord, et qui lui en assurera le monopole. Les deux hommes s'entendent vite. La Salle est envoyé à Onondaga, chez les Iroquois, avec qui on est alors en paix, pour les préparer à cette occupation, et les inviter à une réunion au Nord du Lac où le Gouverneur leur parlera. Celui-ci part de Montréal avec une force imposante: quatre cents hommes, cent vingt canots, deux chalands armés. Vers le 10 juillet, la flotille arrive au Lac, y avance en ordre de bataille et rencontre bientôt les pirogues des chefs Iroquois. Leur nation, disent-ils à Frontenac, les attend à Cataragui. C'est le lieu où La Salle les a convoqués, le point même que, sur une carte envoyée au Gouverneur, il a indiqué comme le meilleur site pour le Fort. Le 17 a lieu le grand colloque—les Français debout, habits bleus et rouges, chapeaux à plumes; les Indiens accroupis à terre et fumant gravement leurs calumets. Frontenac, en langage imagé, leur adresse des paroles d'amitié, mais d'autres aussi, faites pour leur inspirer la crainte de la puissance française. Ils ont entendu parler des canons, et ils en voient deux sur les chalands. Et devant eux, on creuse des douves, on travaille à des palissades.

La vaste conception de La Salle comprenait toute une chaîne de postes, du Canada au Golfe du Mexique. Or déjà le gouverneur en construisant un Fort hors des limites du Canada et sans en référer au Roi, avait dépassé ses pouvoirs. Il était très combattu dans la colonie. Le nouvel intendant Duchesneau, les Jésuites, puissants à la Cour, lui étaient hostiles. Des lettres, des mémoires adressés à Colbert l'accusaient—il le savait—d'abus d'autorité, de désobéis-

sance aux ordres du Roi, et La Salle avec lui, de trafics illi-  
cites. Contre cette incessante intrigue, la correspondance  
ne menant à rien, il lui fallait un homme et sur place. La  
Salle était le sien. Il en connaissait l'intelligence, l'en-  
tregent, le pouvoir de persuasion. En Novembre 1673, muni  
d'une lettre qui le recommande au Grand Ministre comme  
l'homme le plus capable de toutes sortes d'entreprises et de  
découvertes, La Salle part pour la France.

Cet homme qui avait couru les forêts de l'Illinois et de  
l'Ohio en Indien, vêtu de peaux de daim, chaussé de mo-  
cassins, imaginons le maintenant en perruque et jabot de  
dentelle, dans l'antichambre de Colbert qui, le traitant de  
fou, lui a fermé sa porte. Mais il insiste, réussit à le voir,  
et très vite le conquiert. A-t-il paru à la Cour de Saint  
Germain? Tout au moins le Roi lui a octroyé des lettres  
de noblesse, la seigneurie de Cataraqui, le gouvernement du  
fort. La Salle se charge d'en rembourser la dépense, de  
le parfaire en pierre, d'y entretenir une garnison, de faire  
venir des "habitants," d'organiser un commerce de pelle-  
terie profitable au Revenu.

Deux années sont employées à ces tâches, mais pour lui,  
ce Fort Frontenac n'est qu'un point de départ. Il s'agit  
maintenant de fortifier la route du Mississipi; pour cela de  
trouver de l'argent, surtout d'obtenir l'assentiment du Mi-  
nistre et du Roi, à qui, en 1674, il n'a pas révélé toute l'éten-  
due de son dessein. Le succès était douteux; Louis XIV  
venait de refuser à Joliet l'octroi des terres que celui-ci  
avait découvertes pour la raison qu'il fallait d'abord peupler  
le Canada. De nouveau, en 1677, La Salle est à Paris. De  
nouveau, la force convaincante de sa parole, la clarté de ses  
vues, l'impression que produit sa personne, emportent les  
résistances. Accompagné du Chevalier Tonty, qui sera  
son meilleur lieutenant, il revient, muni de toutes les auto-

risations et de fonds avancés par de riches parents qui savent ce qu'est maintenant son crédit.

Dès son retour, il se met à l'œuvre: Construction d'un blockhaus sur le Niagara, au-dessus de la grondante cataracte, et en même temps, d'un navire de cinquante tonneaux, "Le Griffon," qui doit surveiller les Lacs.

Mais le brigantin qui amenait de Montréal les vivres et le matériel s'est perdu dans les rapides. Il lui faut revenir à Frontenac pour s'équiper à nouveau. Quatre-vingt lieues à pied, à travers un pays infesté d'Iroquois. Chez lui un second coup l'attend. A l'instigation d'une faction qui ne lui pardonne pas la gêne apportée au libre commerce des fourrures par la création du fort, ses créanciers ont saisi toutes ses propriétés du Saint Laurent. Il est ruiné. Mais il n'abandonne rien de ses projets. Jusqu'à la fin, cette âme aura la grande vertu stoïque qu'a définie Milton: "l'indomptable volonté de ne pas céder."

Au début du mois d'août—nous sommes en 1679—il est revenu au Niagara, et il s'embarque sur le "Griffon." Il traverse le lac Erié dans le chenal de Détroit, et par tempête déchaînée, entre dans les eaux furieuses du lac des Hurons. A 500 kilomètres dans le Nord, il atterrit à Michilimackinac, et renvoie son navire chargé de pelleteries dont le produit doit couvrir les frais de l'expédition. On ne reverra jamais le "Griffon." Lui-même, avec quatorze hommes et quatre canots se met en route pour la grande aventure.

En ce moment, il s'agit d'atteindre la rivière St Joseph, au Sud-Est du Lac Michigan, où, par la côte orientale, Tonty doit le rejoindre. Nouvelles tempêtes; il faut chercher des abris sur la rive, tirer les barques à travers les brisants. Les Indiens menacent, les vivres manquent, on se nourrit de fruits sauvages. Enfin, on aborde à l'embouchure du Saint Joseph où le "Griffon" devrait être. A-t-il

sombré sous les coups de vent? La Salle cache son inquiétude. Les hommes grondent, mais non seulement il les dompte, mais il leur fait construire une maison forte, et qui sera le Fort Miami. Avec un retard de vingt jours, Tonty arrive enfin de Michilimackinac. En route alors, pour le lieu de portage, la prairie près de Chicago, où est Marquette, et qui mène à l'Illinois.

Messieurs, le temps me manque pour suivre les péripéties de ce voyage: La Salle aventuré seul, en reconnaissance, et perdu pendant plusieurs jours dans les bois; le grand bourg des Illinois où l'on comptait se ravitailler, désert, car pour les Indiens c'est le temps des chasses; la rivière barrée par les pirogues d'une horde qui campe sur les deux rives et qu'un émissaire indigène de certains Français a persuadé qu'il allait soulever contre eux les Iroquois; mais comme toujours, quand il parle aux Indiens, il les apaise. C'est en vain qu'ils essayent de le retenir par de terrifiantes descriptions de tribus féroces et de monstres qui peuplent le Mississipi. Alors, la fuite de six de ses hommes, première désertion qui frappe au cœur, et que suit une tentative pour l'empoisonner. Mais rien ne le fait plier. Il sait maintenant que le "Griffon" est perdu, qu'il lui faudra de nouveau revenir en arrière jusqu'à ses lointaines bases, jusqu'à Montréal—quelle distance!—pour repartir de son commencement. Au dessous de Péoria, il élève un nouveau fort qu'il appelle d'un nom symbolique: Crève-cœur, et il envoie l'un de ses compagnons, le Père Hennepin, reconnaître le bas cours de l'Illinois. Le 2 mars 1679, enfin laissant Tonty à la tête du poste, il repart pour les Lacs et le Canada.

Cette fois, c'est 450 lieues à franchir. La rivière qu'il remonte est couverte de glaçons qui poussés par le violent courant heurtent à tous moments ses canots,—plus haut, si complètement prise qu'il faut s'ouvrir un chenal à coups de

hache, puis munir les barques de patins et les traîner; finalement les abandonner et se lancer, raquettes aux pieds, bagages au dos, à travers la brousse et la prairie. Ailleurs, ce sont de vastes marais qui le jour dégèlent au début du printemps. Pendant une semaine, ils avancent dans l'eau jusqu'aux genoux. Plus loin, des maquis, dont les épines leur déchirent la figure, des rivières à traverser sur des radeaux qu'ils fabriquent en abattant des arbres. Tout cela, sous la neige ou la pluie, passant les nuits dans la boue ou le verglas, et en faisant le guet contre les surprises possibles des Iroquois. Il en survient des bandes, et La Salle va seul au devant d'eux, palabre et, chaque fois, se tire d'affaire. Trois de ses hommes, épuisés, sont tombés malades, mais ils sont maintenant à la Rivière des Hurons, et, il en laisse deux qui regagneront en canot Michilimackinac. A Détroit, deux autres sont pris de fièvre et l'un crache le sang; il n'en a plus qu'un de valide pour l'aider à construire une embarcation et pagayer jusqu'au Niagara. Au fort, il apprend que non seulement le "Griffon" a sombré, mais qu'un navire de France, portant une cargaison à son nom, s'est perdu sur les roches à l'entrée de Saint-Laurent. Il continue sa route, et le 6 mai, plus de deux mois après son départ de Crève-cœur, il est enfin chez lui, à Frontenac. Va-t-il s'y arrêter, se refaire un peu de ce terrible voyage? Non, cet homme est de fer. De Frontenac, où il a su sa ruine achevée par les malversations de ses agents et la perte de plusieurs de ses canots chargés de ses marchandises, il va tout droit à Montréal, et là, au foyer des intrigues dirigées contre lui, tels sont malgré tout son ascendant, sa puissance à communiquer sa foi, qu'il parvient encore à trouver des prêteurs, et de quoi équiper une seconde expédition.

Hélas! Jusqu'à la fin, ce sera le sort de La Salle, chaque fois que la fortune lui accorde un moment de bonheur,

c'est pour le frapper ensuite plus durement. Revenu à Frontenac, il reçoit une néfaste lettre de Tonty que des coureurs se sont passée de main en main. Ce loyal serviteur est toujours à son poste, établi sur un rocher que son chef, en le quittant, lui a recommandé de fortifier pour la défense des Illinois. Mais il y est presque seul. Crève-cœur est en ruine. La plupart des hommes ont déserté après avoir pillé les magasins, jeté à la rivière les armes, les vivres et tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. D'autres nouvelles arrivent. Passant à St Joseph, ils en ont aussi détruit le fort, mais huit d'entre eux ont été vus sur le lac Ontario. La Salle sait où les attendre. Posté avec huit fidèles à un coude étroit de la rivière, il voit deux de leurs canots approcher, les menace de ses fusils et s'empare des traîtres, qu'il ramène et emprisonne à Frontenac. Quelques heures après, du même poste de guet, il découvre le troisième canot qui suivait, et comme les bandits ouvrent le feu, deux sont abattus, et il se saisit des trois autres. Telle est l'immédiate réaction de son énergie.

Deux années d'héroïques efforts n'avaient abouti qu'à des malheurs. La Salle reste impassible. "Nul regard humain, dit Parkman, ne pouvait pénétrer les profondeurs de cette nature hautaine et réservée." Tout étant à recommencer, simplement La Salle recommence.

Parti de Frontenac, le 10 août 1680, en Novembre il est sur l'Illinois. Il approche de Crève-cœur quand un spectacle d'épouvante le saisit. Le grand village des Illinois est en cendres; rien n'en reste que des perches calcinées; la terre est un charnier; des loups et des corbeaux se disputent des morceaux de cadavres. Un peu plus bas, dans un campement abandonné, il trouve pire: sous des poteaux de supplice, des restes de victimes—hommes, femmes, enfants brûlés vifs. Au fort, c'est la désolation; tout est dévasté, dé-

truit par les déserteurs, et ils ont signé leur forfait, laissant cette inscription: "Nous sommes tous sauvages." Plus une âme. Qu'est devenu Tonty? Pour essayer de le savoir, et peut être des féroces Iroquois eux-mêmes, La Salle, dévoré d'inquiétude, descend toute la rivière, et il n'a que quatre hommes avec lui. Solitude partout. Il va jusqu'au Mississippi. Enfin ses yeux voient le grand fleuve dont il a tant rêvé. Il pourrait—ses compagnons le lui proposent—continuer, dépasser les lieux atteints par Marquette, se donner, sans plus attendre, le bonheur et la gloire de porter jusqu'à la mer le drapeau de son Roi. Pour ce chef, le premier devoir est envers son lieutenant et les quelques fidèles qui jusqu'au bout—il n'en doute pas—ont gardé leur poste.

Il les a cherchés partout sur le chemin qui les ramène au Michigan. Mais une autre tâche s'impose: l'œuvre à laquelle il a voué sa vie est vaine si la route du Mississippi reste exposée aux incursions des Iroquois. Il entreprend de la leur barrer en organisant contre eux une confédération des tribus. A cette fin, tout l'hiver qu'il passe à St Joseph dans le pays des Miamis, il l'emploie en négociations avec eux, avec des colonies d'Indiens de l'Est et de l'Ohio qui ont fui jusque là les Anglais et les Iroquois. Et ce n'est pas tout: à travers des plaines de neige dont l'éblouissement le rend aveugle pendant trois jours, il va chercher au Nord du Michigan, d'autres peuplades qu'il réussit à enrôler. Revenant, il trouve un grand village Miami dominé par une petite bande de la tribu rapace devant qui tremblent les autres peuples Indiens. Ils s'y sont posés en maîtres; ils ont parlé des Français avec le dernier mépris. Il va droit à eux, les interpelle, les défie, lui présent, de répéter leurs insolents propos. Intimidés, confondus, ils se taisent; et dans la nuit suivante, s'esquivent du village. Sur les Miamis, dit Parkman, l'effet fut prodigieux: ils avaient vu La Salle, à la tête

de dix Français, imposer à ces arrogants visiteurs le respect qu'eux mêmes avec leurs centaines de guerriers, étaient si loin de leur inspirer.

Le lendemain, devant une grande assemblée de Miamis, La Salle parle. Le difficile, c'est de les amener à l'alliance avec les Illinois qui sont pour eux de vieux ennemis. Il les assure de la protection du Roi de France, ami de la paix, et dont la puissance est redoutée de toutes les nations du monde; "il les exhorte à se joindre à leurs voisins pour la défense, car si les Iroquois détruisaient les Illinois, c'est eux, les Miamis qu'ils détruiraient ensuite." "La Salle," dit l'un des auteurs de la relation, "était le plus grand orateur de l'Amérique septentrionale." La réponse des chefs ne se fit pas attendre: "L'Illinois, dirent-ils, est notre frère, puisqu'il est le fils de notre père. Nous vous faisons maître de nos castors comme de nos terres, de nos forts et de nos esprits. Nous ne savions pas le bonheur d'être les enfants du Grand Roi. . . ."

Trois mois de diplomatie pour amener l'union des tribus contre l'ennemi commun ce n'était pour un La Salle qu'une préparation. Il lui restait maintenant à tout reprendre une troisième fois, et pour cela, rentrer au Canada. Quelle route encore: quatre grands lacs à traverser dans leur longueur.

Passant à Michilimackinac, il a le bonheur de retrouver le Chevalier Tonty, miraculeusement revenu de Crève-cœur et du grand village des Illinois qu'il a défendu tant qu'il a pu, "allant, comme l'avait souvent fait son chef, jusqu'à s'avancer seul au milieu des agresseurs qui, poussant leur cri de guerre, l'ont frappé d'un coup de couteau et ont fait le geste de le scalper."

Les deux hommes se racontent leurs tragiques aventures. Le Père Membré qui assistait à cette rencontre, nous dit que La Salle parlait de ses désastres avec tranquillité, bonne



## Cavelier de La Salle, 1643-1682 135

humeur, comme de simples incidents de voyage. Tout autre, ajoute le Père, se serait avoué vaincu, mais je l'ai vu, avec une fermeté, une constance sans pareilles, plus déterminé que jamais à continuer et à mener jusqu'au bout son entreprise.

A la rame, et à quatre cents lieues de là, de La Salle gagne Frontenac, d'où il descend à Montréal. Là, aidé par le Gouverneur, il se refait une troupe, et dans l'été de 1681, ayant écrit son testament, il repart avec Tonty, "résolu, dit la Relation, d'achever au plus tard au printemps son entreprise ou de périr en y travaillant."

Passons encore sur ce voyage de près de mille lieues. Jusqu'au bas de l'Illinois, c'est la route que nous connaissons, où les mêmes difficultés, les mêmes péripéties se répètent. Encore des palabres avec les tribus pour les amener à la Confédération défensive; encore des plaines à traverser dans la neige. Alors la descente du Mississipi, l'entrée dans les régions tièdes, la végétation qui change; au-dessous de l'Arkansas, des peuplades comme ces Français n'en ont jamais vues, qui ont des maisons de briques, de vraies villes, des temples surmontés de dômes—le Taensas, les Natchez, inquiets, à la vue des étrangers européens et inquiétants d'abord. Mais dit Membré, "le Sieur de La Salle dont la mine, les manières avenantes, le tact, l'adresse inspirent l'amour et le respect, produisait bientôt sur leurs cœurs un si heureux effet qu'ils ne savaient plus comment assez bien nous traiter."

Les premiers alligators ont fait leur apparition, et voici que l'eau prend un goût de sel. Le 6 avril, ils voient le fleuve se diviser en trois branches; Le Chef s'engage dans celle de l'Ouest, Tonty et d'Autray dans les deux autres, et bientôt la mer, une mer enflammée et déserte, se déploie devant eux. Le 9, ils sont tous ensemble environnés d'Indiens au pied

d'une colonne tout de suite élevée, et qui porte cette inscription: Louis le Grand, Roy de France et de Navarre, règne: le 9 avril 1682. Alors le chant du Vexilla et du Te Deum est entonné, le Domine Salvum fac Regem ponctué d'une salve de mousqueterie. Après quoi, un notaire—oui Messieurs, un notaire, que La Salle avait pris soin d'amener de Frontenac, et qui ce jour là revêtit son habit noir, et transcrivit les paroles prononcées par le Chef.

Cette pièce, signée par tous les témoins, était en forme protocolaire le procès-verbal de la prise de possession du sol. "De par le Très-Haut, très Puissant, très Invincible et Victorieux Louis Le Grand, par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, quatorzième de nom, ce jourd'huy, 9 avril 1682, je, en vertu de la commission que je tiens en main, prêt à la faire voir à qui il pourrait appartenir, ay pris et prends possession, au nom de Sa Majesté et du Successeur de sa Couronne de ce pays de la Louisiane."

Ce que signifiait ce mot: la Louisiane, écrit, ce jour là, pour la première fois, la suite du texte le définit largement. "Toutes les mers, ports, provinces, tous les peuples, nations, cités, villages, mines, pêcheries, rivières, du dit pays, ainsi que le long du fleuve Colbert ou Mississipi, et toutes les rivières qui s'y déchargent, depuis ses sources jusqu'à son embouchure dans le Golfe du Mexique." C'était des Montagnes Rocheuses, aux Alleghanis, la plus grande partie du territoire actuel des Etats-Unis.

Il pouvait croire qu'il avait enfin forcé la Fortune. Elle lui réservait un coup terrible. Le Gouverneur Buade de Frontenac avait été rappelé; celui qui lui succédait, Lefèvre de la Barre, vieillard imbécile, était tombé tout de suite sous la coupe de la faction dont l'hostilité contre le grand explorateur n'avait jamais désarmé. Sur le chemin du retour, au Fort St Louis, construit par Tonty pour la défense

## Cavelier de La Salle, 1643-1682 137

des Illinois, La Salle apprend ce changement. Il écrit à La Barre, lui exposant les besoins de cette place sous laquelle vingt mille Indiens rassemblés comptent sur la protection française. Du portage de Chicago, il le supplie d'aider à maintenir la confédération des tribus dont l'une, les Miamis, attaqués par l'éternel ennemi, a déjà pris la fuite. Ces lettres, La Barre les transmet au Ministre, qui n'est plus Colbert mais Seigneley, mais en y ajoutant un rapport où la découverte de La Salle est traitée d'imposture, et lui-même accusé de vouloir se créer au loin, hors de tout contrôle un royaume. Cependant, tout ravitaillement lui est refusé, et la plupart de ses hommes, apprenant sa disgrâce se débloquent emportant ses pelleteries, sa dernière ressource, et quand il arrive à Frontenac, c'est pour apprendre qu'un autre est en possession du Fort, et déjà sur la route il a rencontré l'officier chargé par La Barre de prendre à Saint Louis la place de Tonty. Au Canada, La Salle n'est plus rien, mais il n'abandonne rien, il gagne Québec, et résolu d'aller jusqu'au Roi, il s'embarque pour la France.

A Paris, à St Germain, il semblait condamné d'avance: Louis XIV avait écouté La Barre: "Je suis convaincu, lui avait-il déjà répondu, que la découverte du Sieur de La Salle est inutile, que de telles entreprises ne tendent qu'à débaucher les habitants et diminuer le revenu." Et pourtant, à Versailles, le miracle opéré déjà deux fois par la présence de l'homme se répète. Aussitôt qu'on le voit, qu'on l'entend, les préventions tombent. Il rappelle que le grand Colbert jugeait de la dernière importance pour le service du Roi un établissement sur le Golfe du Mexique, qu'à cette fin, lui-même a parcouru plus de 5000 lieues, en grande partie à pied, et sacrifié toute sa fortune. Il décrit la grandeur et la fertilité de la Louisiane. Il ajoute que si on lui donne les moyens d'établir au bas du Mississipi une place forte, un

vaisseau et 200 hommes, il s'emparera aisément de pays riches en mines d'or et d'argent, et qui ne sont tenus que par de faibles postes espagnols. C'est l'idée qui séduit le plus le Roi Soleil. A de La Salle tout est accordé et plus qu'il ne demandait: deux navires pour le convoier, deux autres qui lui resteront, des soldats, des ouvriers, une troupe de colons. De plus, avec une forte réprimande, l'ordre est envoyé à La Barre de lui restituer tous ses biens.

Messieurs, à ce triomphe succède la catastrophe. Ce serait attrister cette réunion que de suivre de près la suprême lutte de ces héros contre un destin qui, nous le savons, va le briser. La fin de La Salle est une agonie qui dura deux ans, agonie au sens primitif du mot, qui signifie combat, car ce fut un combat de tous les jours, de toutes les heures, et il finit par y périr, et de quelle mort!

Vous trouverez dans le grand Livre de Parkman, son Homère, tout le détail de cette longue et confuse tragédie. Je la résume en quelques mots. Pour commencer, la malveillance de Beaujeu, Commandant des navires, malveillance excitée peut-être—La Salle en fut convaincu—par ceux qui depuis si longtemps le poursuivaient de leurs haines; puis malgré ses avertissements, les bouches du Mississipi manquées, tout son monde laissé avec lui sur la côte du Texas, Beaujeu, sous prétexte qu'il est à court de vivres, et qu'il doit regagner les Antilles, non seulement se refusant à rechercher l'estuaire, mais refusant à La Salle l'artillerie emportée pour l'établissement d'un poste solide; la perte de ses deux flûtes l'une, par une fausse manœuvre bien suspecte, celle de "l'Aimable," qui porte les munitions, les outils, les approvisionnements, la pharmacie. Alors la famine, les morts successives de tant d'infortunés qui l'ont suivi et qu'il a rassemblés dans un fort improvisé; son courage, quand l'angoisse étreint son cœur, à feindre le calme, à garder (je

cite un des rescapés) “cette égalité d’humeur qui relevait les espérances les plus abattues”; ses raids successifs à travers des étendues de roseaux, de marais, à la recherche du fleuve, sa résolution désespérée de monter avec quelques hommes jusqu’au Canada et en ramener du secours, son dernier départ du fort, où il fit, dit un autre des survivants, “une harangue pleine d’éloquence, de cet air engageant qui lui était si naturel et dont la colonie fut touchée jusqu’aux larmes”; enfin son assassinat dans la brousse par deux mutins qui, terrorisant les deux témoins les empêchent de lui donner une sépulture, insultent son corps, le dépouillent et le laissent nu aux loups et aux vautours. Mais celui que les autres regardaient comme seul capable de les sauver, l’homme de toutes les ressources, “notre ange tutélaire,” dira l’un d’eux, sera vite vengé et les deux criminels périront à leur tour. Détournons-nous de ces horreurs.

Rien n’avait jamais arrêté La Salle. Les marches de plusieurs mois, répétées d’années en années, et pendant des hivers glacés, dans les immensités sauvages, les maladies, les menaces des Indiens, les conjurations de ses ennemis, les désertions, les revers tels que, chaque fois, tout ce qu’il avait accompli jusque là était anéanti,—il avait résisté à tout. Il a fallu les coups de fusils de deux traîtres embusqués pour l’abattre.

Il avait la plus haute de toutes les vertus, la vertu par excellence, *virtus*, l’énergie spirituelle qui commande toutes les autres, car elle se manifeste non seulement par l’audace et la grandeur des entreprises, la certitude de la décision, la continuité du vouloir, la sérénité dans le malheur et sous les plus lourdes responsabilités, mais encore par la vigueur de l’attention, la certitude de la mémoire, la précision et le rapide agencement des idées d’où naît la réaction efficace devant l’obstacle et le danger. Nietzsche a dit que sou-

vent un grand homme n'est pas tout à fait un homme. Il songeait à des artistes, des poètes dont l'œuvre nous émeut, traduisant les inquiétudes, les frissons d'âmes instables et mal adaptées à la vie. Cavelier est le type accompli de l'âme saine et virile. Un tel homme ajoute à notre idée de ce que peut l'homme.

De toutes ses supériorités, il dominait naturellement, et c'est pourquoi il a pu passer pour un dominateur, et ce reproche, quelques-uns de ses biographes l'ont répété. L'un de ses officiers, après avoir dit—je cite ses expressions—“sa fermeté son courage, ses grandes connaissances dans les arts et les sciences, qui le rendaient capable de tout, son travail infatigable,” ajoute que “ces belles qualités étaient balancées par des manières trop hautaines et sa dureté envers ceux qui lui étaient soumis.” La Salle fut impérieux parce qu'une impérieuse idée le menait. Il exigeait de ses hommes ce qu'il exigeait de lui-même, et l'idée leur manquant qui l'insensibilisait aux pires épreuves, pour se faire suivre d'une troupe, en partie composée d'aventuriers toujours prêts à quitter l'aventure quand elle ne tournait pas à leur profit, il n'y avait que l'autorité du Chef qui impose, tantôt par l'énergie de sa parole, tantôt par sa réserve impénétrable. Et si, trop souvent, ses hommes l'ont abandonné, lui ne les abandonnait pas. Le jour où, sur la côte du Texas, le navire qui portait ses ressources s'engageait vers un bas fond de rivière, il avait vu de loin le danger. Il aurait pu revenir à la rive et le signaler, mais un des siens venait d'être capturé par les Indiens; il courait pour essayer de le sauver et il continua sa course. On a dit qu'il ne savait pas se faire aimer, mais Membré a écrit qu'il “inspirait l'amour,” et comme Tonty l'a aimé! Jusqu'au bas du Mississipi, avec quelle patience, quelle inquiétude, il l'a recherché, comme La Salle, après la ruine de Crève-cœur et l'invasion Iroquoise de

l'Illinois, avait tenté jusque chez les Iroquois de le retrouver. Sous d'imperturbables apparences, La Salle cachait un cœur très humain. Ces malheureux qu'il laissait derrière lui au Texas, quand il essayait d'aller au Canada leur chercher des secours, nous avons vu qu'il pleurait quand il les a quittés.

Si Tonty s'était donné à lui, comme le disciple à son maître, c'est qu'il l'avait reconnu—ce sont ses propres paroles—“pour l'un des plus grands hommes de son époque.” Tous les historiens de la Nouvelle France—et plus hautement que tous, les Américains,—lui ont rendu le même témoignage. “Pour la force du vouloir,” dit Bancroft, “pour l'étendue des conceptions, pour la variété des connaissances et la rapide adaptation à l'imprévu, pour la grandeur de l'âme qui se résigne à la volonté de Dieu et pourtant fait face à tous les obstacles, pour l'énergie de la résolution et la foi qui maintient toujours, malgré tout, l'espérance, aucun de ses compatriotes ne l'a surpassé.” Un autre, James Hosmer, va plus loin quand il dit “qu'il n'est pas de plus grand exemple de rude virilité, d'invincible constance dans le dessein, de mépris de la souffrance et du danger.” L'hommage de Parkman atteint au lyrisme. “Assailli d'ennemis, il les dépassait,” dit-il, “comme le roi d'Israël, de la tête et des épaules. Jamais sous la cotte de maille du paladin et du Croisé, n'a battu un cœur plus intrépide. C'était une tour dont ni la rage des hommes et des éléments, ni la fatigue et la famine, ni le désappointement et le malheur n'ont jamais entamé l'imprenable muraille.”

Souvent en lisant son histoire, j'ai pensé aux vers célèbres de Kipling:

“Si tu peux mettre en un tas tous tes gains  
 “Pour les risquer d'un coup de pile ou face  
 “Perdre, et puis repartir de ton commencement  
 “Sans jamais souffler mot de ta perte,  
 “Si tu peux contraindre ton cœur, tes nerfs, tes muscles,

“A te servir quand leur force est épuisée  
“Et ainsi persévérer quand il n’y a plus rien en toi  
“Que la volonté qui commande: Persévère.  
“Si nul ennemi, nul ami ne peut te décourager,  
“Alors la terre est tienne et tout ce qu’elle porte,  
“Et ce qui est plus, tu seras un homme, mon fils.”

Cet idéal stoïque, c’est celui que Guillaume Le Taciturne avait plus brièvement formulé dans sa fière devise: “Point n’ay besoin d’espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.” Messieurs, si l’on retrouvait jamais les ossements de Cavalier de La Salle, ce sont les mots qu’il faudrait inscrire sur sa tombe.

Quatorze ans après sa mort, une lettre que Tonty, après l’avoir longuement cherché en bas du Mississipi, avait à tout hasard, laissé pour lui à des Indiens, était remise par leur Chef à Pierre Le Moyne d’Iberville, un autre de nos héros, et qui l’a presque égalé—d’Iberville reprenait l’œuvre de Cavalier de La Salle, et c’est ainsi que se renouait la chaîne. La France, qui a connu tant de gloires, a traversé bien des désastres. Si elle s’est toujours relevée, c’est que jamais de tels fils ne lui ont manqué.

ANDRÉ CHEVRILLON.